

LES CAHIERS DE TAIZÉ

11

Frère Richard

Bénis dans notre
humaine fragilité

L'humanité du Fils de Dieu et la
nôtre selon le récit de la tentation

*Ce qui n'a pas été assumé n'a pas été guéri, mais
c'est ce qui est uni à Dieu qui est aussi sauvé.*
Grégoire de Nazianze

Jésus au Jourdain, Jésus dans le désert

Dans les premiers chapitres des évangiles selon Matthieu, Marc et Luc se trouvent deux récits qui forment comme un diptyque. Avant de raconter l'activité publique du Christ, ils invitent à s'arrêter sur sa personne, à contempler pour ainsi dire son image. Le premier tableau du diptyque représente Jésus rayonnant au Jourdain ; le second le montre épuisé et éprouvé dans le désert.

Le récit de Jésus tenté dans le désert est des plus étonnants. Il est d'abord inhabituel en ce qu'il ne peut pas remonter à des témoins oculaires. Mais il est surtout exceptionnel par sa pénétration du mystère de Jésus, Fils de Dieu. C'est sans doute un des textes les plus profonds traitant de l'identité de Jésus Christ.

Le titre traditionnel, « la tentation au désert », attire l'attention du lecteur sur le problème de la tentation. Les questions telles que : « En quoi consistent les tentations ? Comment les éviter ? Comment les surmonter ? » ne sont certes pas absentes. Mais en fait, c'est une autre question qui est déterminante pour la scène du baptême comme pour le récit de l'expérience de

Jésus dans le désert. C'est celle de son identité. Qui est-il, ce Jésus ?

Le récit de Jésus au désert commence par une phrase qui renvoie presque mot pour mot au récit du baptême qui le précède immédiatement : « Alors Jésus fut emmené au désert par l'Esprit pour y être tenté par le diable » (Matthieu 4, 1).

Le premier mot « alors » fait de l'expérience de Jésus dans le désert la suite immédiate de son baptême dans le Jourdain. La remarque que « Jésus fut emmené au désert » va dans le même sens : le verbe utilisé, difficile à rendre en français, signifie littéralement « conduire en haut ». Le lecteur voit Jésus monter de la vallée du Jourdain vers le haut pays du désert de Juda.

Mais c'est surtout la présence de l'Esprit qui soude les deux récits. Au moment du baptême, l'Esprit Saint est descendu sur Jésus comme une colombe. Ce même Esprit le conduit maintenant au désert.

Là, c'est le cœur de ce que Jésus a vécu au baptême qui est mis à l'épreuve. Au Jourdain, il y avait la voix du ciel, la voix de Dieu son Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, je mets en lui toute ma joie » (Matthieu 3, 17). C'est l'affirmation de cette voix au sujet de Jésus qui, au désert, sera deux fois de suite mise en doute : « si tu es Fils de Dieu... » (Matthieu 4, 3 et 5).

Le baptême a révélé le mystère lumineux de Jésus. Il est le Fils de Dieu, aimé de toute éternité et demeure de l'Esprit Saint. Dans cette communion, tout n'est que lumière et amour. Un vieux texte syriaque dit avec une grande beauté poétique qu'au moment du baptême de Jésus, le Jourdain a pris feu par amour... Et

puis brusquement, c'est le désert, la solitude lugubre, la faim. Il n'y a plus de voix venant du ciel. Jésus n'entendra la parole de Dieu que dans les versets bibliques qu'il a lus et appris. Le contraste est saisissant.

Si le baptême a révélé que Jésus est le Fils bien-aimé de Dieu, il est aussi un enfant des hommes, le « Fils de l'homme », comme il aime à le dire lui-même. Le récit de Jésus au désert montre l'humanité de Jésus, Fils de Dieu. Le récit de son baptême pourrait faire croire que Jésus, le Fils de Dieu rempli d'Esprit Saint, dominera souverainement les problèmes de la condition humaine. Puisqu'au moment du baptême, le ciel s'est ouvert au-dessus de lui, ne vivra-t-il pas continuellement « à ciel ouvert », traversant la vie terrestre avec une liberté divine et souveraine ?

L'Esprit Saint, descendu sur Jésus au moment du baptême, ne cesse de demeurer sur lui, mais sa présence ne lui ouvre plus le ciel. Il ne le libère pas des limites de sa condition humaine. Il le conduit au désert, là où la fragilité humaine se manifeste le plus crûment.

Éprouvé par le calomniateur

C'est l'Esprit qui emmène Jésus au désert, mais c'est le diable qui le défie. L'action de l'Esprit correspond au projet de Dieu : si Dieu révèle son Fils Jésus dans la lumière et la joie de son amour, il veut aussi le faire connaître dans son humaine fragilité. Mais la tentation elle-même ne vient pas de Dieu, elle est le fait du diable. L'Esprit Saint peut conduire au désert, lieu

inhospitalier et dangereux s'il en est. Mais il ne tente jamais.

C'est l'occasion de préciser le sens des mots. Le mot « tentation » nous est familier, nous le disons par exemple dans le Notre Père. Mais il est en réalité assez ambigu. La tentation est-elle la séduction du mal ? On peut pourtant se laisser tenter par de bonnes choses : une gourmandise, un beau concert, une sortie entre amis... Et dans la Bible, le sens du mot est encore différent.

Il vient d'un verbe que l'on traduit soit par « tenter » soit par « éprouver ». Son sens le plus général est « mettre à l'épreuve » ou « tester ». L'expérience du peuple d'Israël dans le désert a constitué une telle mise à l'épreuve : « Souviens-toi de tout le chemin que le Seigneur ton Dieu t'a fait faire pendant quarante ans dans le désert, afin de te rendre humble, de t'éprouver [ou : tenter] pour connaître le fond de ton cœur » (Deutéronome 8, 2). Dans le désert, les masques tombent, impossible de faire semblant, le fond du cœur vient au grand jour. Les quarante ans au désert étaient pour Israël une heure de vérité.

Dans les parties plus anciennes de la Bible, c'est Dieu lui-même qui met à l'épreuve, comme dans le passage cité du Deutéronome. Plus tard, par exemple dans le livre de Job, c'est un autre qui s'en charge, le satan, en hébreu *ha-satan*. Du coup, le test change de caractère. Le séjour d'Israël au désert était certes une épreuve douloureuse, mais Dieu testait son peuple sans intention hostile et avec le ferme espoir d'un bon résultat. Job le juste, au contraire, est mis à l'épreuve

par le satan avec une intention malveillante. L'épreuve dépasse alors toute mesure et devient synonyme d'une infinie souffrance.

À l'origine, *ha-satan* n'est pas un nom propre, mais désigne l'adversaire, notamment lors d'un procès. La version grecque de l'Ancien Testament rend *ha-satan* par *ho diabolos* – le mot qui a donné *diable* en français – qui n'est pas non plus un nom propre. Le verbe dont il est dérivé signifie « rapporter », le *diabolos* est un rapporteur médisant et malveillant, un calomniateur.¹

Dans le livre de Job, *ha-satan* est à l'origine des épreuves insupportables de Job après avoir médité de Job en présence de Dieu. Par un test cruel, il essaie de corroborer ses suspicions. Il veut démontrer que la piété de Job serait superficielle et intéressée. Mais en fin de compte, il a tort. Et Dieu a raison d'être fier de son serviteur Job. Et de la calomnie du satan, on ne parle même plus à la fin du récit.

Ce que Jésus a vécu au désert rappelle aussi bien l'épreuve d'Israël que celle de Job. Les quarante jours de Jésus dans le désert du haut pays de Juda répondent aux quarante ans d'Israël dans le désert du Sinaï. Comme Israël, Jésus est démuné, il connaît la faim. Mais le fait que ce soit le diable qui mette Jésus à l'épreuve le rapproche de Job. Comme dans l'histoire de Job, le test est hostile. Dans l'aridité du désert, Jésus est exposé sans protection au défi malveillant du calomniateur.

¹ On dit parfois que *diabolos* signifie diviseur. Ce n'est pas faux dans la mesure où la médisance crée effectivement la division. Mais quand, dans le Nouveau Testament, *diabolos* qualifie des êtres humains, il s'agit sans nul doute des médisants (1 Timothée 3, 11 et Tite 2, 3).

Faire confiance

«Après avoir passé quarante jours et quarante nuits sans manger, Jésus eut faim» (Matthieu 4, 2). De nos jours, on jeûne pour différentes raisons, pour se sentir mieux, pour apprendre à maîtriser ses désirs... Jésus a jeûné parce qu'au désert, il n'y avait rien à manger. La faim de Jésus manifeste sa vérité d'homme : comme tout être humain, il ne vit pas de lui-même. Il n'est pas sa propre source.

Mais est-ce aussi vrai pour Jésus? N'est-il pas le Fils de Dieu? Un Fils de Dieu «n'a-t-il pas la vie en lui-même», comme Jésus lui-même l'affirmera (Jean 5, 26)? S'il est vraiment Fils de Dieu, comment peut-il avoir ainsi faim? Sa faim et son épuisement mettent en question son identité de Fils bien-aimé de Dieu.

Le diable se donne un air d'examineur sympathique, il met le candidat sur une piste. Il suggère à Jésus de changer quelques-unes des nombreuses pierres du désert en pains. Solution élégante au problème posé : Jésus lui-même n'aurait plus faim et, de surcroît, aurait trouvé la solution au problème de la faim dans le monde. Il passerait l'épreuve avec brio, et sa qualité de Fils de Dieu pourrait être dûment reconnue.

La réponse que Jésus donne dans cette première épreuve semble plutôt maigre. Elle ne prouve rien. Sa parole ne transforme aucune pierre, il ne prononce aucune parole secrète ou magique, seulement un verset biblique, et en plus un verset bien connu. «Il est écrit : Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme,

mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu» (Deutéronome 8, 3 et Matthieu 4, 4).

Jésus accepte d'avoir faim. Il consent à ses limites humaines. Comme tout être humain, il doit vivre de quelque chose, il n'est pas sa propre source. Le manque et la faim, sans être pour lui des idéaux, font simplement partie de son humanité.

Supposons un instant que, suivant la suggestion qui lui est faite, il se nourrisse de pierres. Il aurait ainsi acquis une autonomie illimitée. Il serait souverain, n'aurait plus jamais besoin de rien ni de personne. Mais tout Fils de Dieu qu'il est, Jésus ne vit pas de ses propres forces mais de la confiance en Dieu. Sa faim a le même sens profond qu'avait la faim du peuple d'Israël dans le désert. Elle est le symbole d'une dépendance foncière de l'être humain, le signe que toute créature vit de Dieu et existe par sa parole.

Le diable propose à Jésus de changer par sa parole des pierres en pains : « *Dis* que ces pierres deviennent des pains ». Cela fait référence à la parole créatrice de Dieu. Comme le montrera la suite, le diable connaît bien sa Bible. Il sait qu'il y est écrit au sujet de Dieu : « Il parle, et cela est, il commande, et cela existe » (Psaume 33, 9). La même chose ne devrait-elle pas être vraie pour le Fils de Dieu ? Mais Jésus ne prétend pas jouer à l'égal de Dieu. Mis à l'épreuve, il ne prononce aucune parole divine créatrice, seulement un verset biblique connu de tout enfant d'Israël.

Jésus sort de cette première épreuve apparemment sans gloire. Il n'a pas prouvé son identité de Fils de Dieu. Mais paradoxalement, l'issue du test, à première

vue peu concluante, est en réalité très révélatrice. Elle révèle le fond du cœur de Jésus, son humble confiance. Selon les critères de celui qui le met à l'épreuve, il ne convient pas à un Fils de Dieu d'avoir faim ni d'être démuné. Pour Jésus au contraire, son identité de Fils bien-aimé de Dieu n'est pas incompatible avec son dénuement et sa fragilité humaines.

Cette première mise à l'épreuve de l'identité de Jésus montre ce qu'est la parfaite communion d'amour entre lui et son Père. Elle ne fait pas de lui un demi-dieu que les duretés de la vie n'affecteraient pas. Il est un pauvre qui vit d'une parole sortie de la bouche de Dieu : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, je mets en lui toute ma joie ». Il a faim et il souffre tout en étant aimé de Dieu et habité par l'Esprit.

Marcher humblement avec Dieu

« Alors le diable le prit avec lui dans la ville sainte, et il le plaça au sommet du temple » (Matthieu 4, 5). Ce changement fantastique du cadre dans lequel se déroule l'action laisse entendre que le récit est à lire comme une expérience visionnaire. Concrètement, Jésus se trouve toujours dans le désert de Juda, mais en une vision, il est transporté sur le toit du temple de Jérusalem.

« Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas ! » (Matthieu 4, 6). Mais pourquoi Jésus devrait-il se jeter du haut du temple ? C'est une nouvelle invitation à prouver qu'il est le Fils de Dieu. Car Jésus peut-il être

Fils de Dieu s'il n'a pas de pouvoir extraordinaire, s'il est soumis comme tout un chacun aux limites de la condition humaine?

Lors de la première épreuve, le calomniateur soulevait la question de savoir si un Fils de Dieu ne devait pas posséder en lui-même sa source de vie. Maintenant, il insiste : pour être vraiment Fils de Dieu, Jésus devrait être immortel. Et il invite Jésus à se jeter dans le vide pour que son invulnérabilité et son immortalité viennent au grand jour. Un tel saut mettrait Jésus définitivement au dessus de tout soupçon quant à son identité de Fils de Dieu.

Le diable n'apparaît pas seulement comme examinateur mais aussi comme conseiller. Il cite les Écritures saintes : « Car il est écrit : Dieu donnera pour toi des ordres à ses anges, et sur leurs mains ils te porteront, de peur que tu ne heurtes du pied quelque pierre » (Psaumes 91, 11-12 et Matthieu 4, 6). Si quiconque se fie en Dieu peut être certain de sa protection, combien plus son Fils bien-aimé ! C'est le moment de faire confiance.

L'argument du diable paraît crédible – forcément, puisqu'il est tiré de l'Écriture. Mais il est insidieux, plein de moquerie : « Quel pitoyable Fils de Dieu tu fais si tu as peur de la mort ! ».

Une deuxième fois, Jésus sort de l'épreuve sans gloire. Il n'a pas montré d'héroïsme. Il n'a pas sauté. Il reste penaud sur le rebord du temple. On entend presque les ricanements du diable et de tous les médissants avec lui : « Pitoyable Fils de Dieu ! » Mais Jésus ne bouge pas, n'argumente pas et cite un seul verset :

« Il est aussi écrit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu » (Deutéronome 6, 16 et Matthieu 4, 7).

Affamé, Jésus voulait vivre de sa seule confiance en Dieu. Pourquoi ne fait-il pas confiance maintenant, comme l'y invitent les paroles du psaume ? C'est qu'il y a confiance et confiance. La première épreuve a mis en lumière l'entière confiance que Jésus fait à son Père. Il ne veut vivre de rien d'autre que de sa parole. Cette deuxième épreuve affine le sens de la confiance, en montrant clairement ce qu'elle n'est pas.

Faire confiance à Dieu, ce n'est pas se servir de lui comme bouche-trou. Jésus conteste le fait que Dieu doive suppléer à ce que l'être humain n'est pas capable de faire. Si un homme veut se jeter dans le vide, il faut qu'il prenne ses précautions, qu'il s'équipe d'un parachute. Jésus refuse de se servir de Dieu pour déjouer les limites de sa condition humaine.

En refusant de sauter, Jésus dit pleinement oui à ce qu'il est. Il est un être humain, une créature et donc mortel. Les médisants et les malveillants y verront une confirmation de leur soupçon : Jésus n'est pas vraiment Fils de Dieu. Mais en réalité, cette deuxième épreuve est un nouveau moment de révélation et de vérité saisissante : Jésus est tout à la fois le Fils bien-aimé de Dieu et une créature mortelle.

L'Évangile montre uni en Jésus ce qui paraît incompatible. Il est difficile d'imaginer une double nature de Fils bien-aimé de Dieu et de créature mortelle. Mais l'Évangile ne nous demande pas d'imaginer quelque chose, mais de bien regarder ce qui nous est montré.

Jésus est Fils de Dieu et il fait humblement confiance. Sa confiance est une manifestation du secret de sa personne.

Dans la confiance de Jésus, il n'y a pas trace de prétention, elle est tout humble. Jésus n'essaie pas de forcer Dieu à intervenir en sa faveur afin qu'il puisse sauter dans le vide sans danger. Tout Fils de Dieu qu'il est, Jésus « marche humblement avec son Dieu » (Michée 6, 8). Selon le prophète, c'est ce que Dieu demande à tout homme.

Le fait d'être Fils de Dieu ne devrait-il pas procurer à Jésus des droits et même un certain pouvoir sur Dieu? Jésus n'en veut rien savoir. Il fait humblement confiance bien que cette confiance ne lui serve apparemment à rien, ne lui apporte rien.

Une confiance si humble a des conséquences. Elle a humilié Jésus face au diable, elle l'humiliera encore lors de l'épreuve de la croix. Dans l'évangile de Matthieu, les paroles : « si tu es Fils de Dieu » réapparaissent plus loin mot pour mot. Ceux qui passent devant la croix de Jésus hochent la tête en disant : « Sauve-toi toi-même, si tu es Fils de Dieu, et descends de la croix » (Matthieu 27, 40). Pour eux, il est inimaginable qu'un Fils de Dieu meurt si lamentablement. Pour Jésus, c'est la dernière chance à saisir pour prouver qu'il est le Fils de Dieu. Il ne le fait pas.

Attendre avec patience

Dans la tradition biblique, le Fils de Dieu est aussi « le roi d'Israël » (Jean 1, 49), le Messie destiné à devenir « le prince des rois de la terre » (Apocalypse 1, 5). Ressuscité d'entre les morts, Jésus confirmera cette attente. Il donnera rendez-vous à ses disciples sur une montagne de Galilée et leur dira : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre » (Matthieu 28, 18).

Si – toujours dans une sorte de voyage visionnaire – le diable emmène Jésus « sur une très haute montagne et lui montre tous les royaumes de la terre et leur gloire » (Matthieu 4, 8), c'est donc encore une fois pour mettre à l'épreuve son identité de Fils de Dieu. Sans que « les royaumes de la terre » ne lui appartiennent, comment Jésus pourrait-il être vraiment le Messie, le roi des nations?

Cette fois-ci, le diable ne met pas en doute le fait que Jésus soit le Fils de Dieu. Il le tient pour acquis. Mais il laisse entendre que ce ne sont que des mots vides si Jésus n'a pas un pouvoir universel réel. Il lui offre alors une solution pour que sa qualité de Fils de Dieu, de maître souverain, devienne une réalité manifeste aux yeux de tous.

« Tout cela, je te le donnerai, si tu te mets à genoux devant moi pour m'adorer » (Matthieu 4, 9). Jésus est en train de s'épuiser au désert. Il comprend bien qu'il se fatiguera encore beaucoup « en marchant humblement avec son Dieu ». Alors l'invitation est attirante. Pourquoi devrait-il s'épuiser ainsi? Ce chemin d'hu-

milité et de patience est-il vraiment la seule voie pour parvenir à sa gloire de Messie ?

Le diable prétend que non, que Jésus peut bien se manifester comme Messie tout de suite, parvenir au but sans attendre ni se fatiguer. Il lui suffirait de le vouloir. En réalité, il insinue une troisième fois qu'être Fils de Dieu est incompatible avec les limitations humaines. Cette fois-ci, il s'agit du temps : qu'est-ce qu'un Fils de Dieu qui doit attendre ?

En pensée et en imagination l'être humain peut surplomber le temps, embrasser d'un seul regard intérieur le passé, le présent et le futur. Mais il ne peut vivre que dans le présent. Si, en pensée, il peut anticiper l'avenir, dans sa réalité de créature humaine de chair et de sang, il ne peut pas sauter les étapes. La temporalité est peut-être la limite la plus radicale des créatures.

Ce que le diable propose reviendrait donc à se défaire de la condition temporelle. Jésus ne devrait plus attendre, ne connaîtrait plus l'incertitude, n'aurait plus jamais besoin de patience. Si, de toute façon, « tout pouvoir doit lui être donné » (Matthieu 28, 18), alors pourquoi pas maintenant ? Pourquoi attendre, risquer, souffrir ? L'enjeu est encore une fois la compréhension de ce que signifie être le Fils de Dieu. Peut-on être Fils de Dieu et en même temps le devenir patiemment, à travers des souffrances ?

Au fond, il est impossible de répondre à de telles questions tant que sert de critère notre idée préconçue de ce que devrait être un Fils de Dieu. Or l'évangile ne montre pas un Fils de Dieu pensé et imaginé, mais le Fils de Dieu qui a vécu une existence terrestre concrète.

Le Fils de Dieu de Nazareth est né et il a grandi. Il est devenu pleinement celui qu'il est par sa vie, sa mort et sa résurrection. C'est avec beaucoup de patience qu'il est « entré dans sa gloire » (Luc 24, 26).

Parvenir sans délai au but, pourquoi cela équivaldrait-il pour Jésus à l'adoration du diable ? Parce qu'ainsi, il renierait la bonté fondamentale de la création et, en dernière instance, Dieu lui-même. Car toute créature a un commencement et un développement, un trajet dans le temps. Nous savons aujourd'hui que cela est vrai non seulement pour les plantes et les animaux, mais même pour le monde minéral et pour l'univers entier. Toute créature réalise son être dans le temps.

Quand le diable présente à Jésus un raccourci pour parvenir au but sans délai, le masque tombe. Il veut être adoré à la place de Dieu. Il prétend aider Jésus à devenir le Messie et prouver ainsi sa qualité de Fils de Dieu. Mais en calomniant la patience humaine, le mûrissement dans le temps, il ne fait que médire de Dieu et de la bonté de sa création.

Selon le calomniateur, être en devenir serait un défaut pour le Fils de Dieu. Il prétend qu'il est indigne d'un Fils de Dieu de réaliser son être dans une démarche patiente qui, de surcroît, lui apportera un si grand lot de souffrances. Il y a quelque chose de plausible dans l'idée qu'un Fils de Dieu domine le temps. Mais pour Jésus, être Fils de Dieu n'est pas incompatible avec son être de créature insérée dans le temps.

Il cite pour une troisième fois la Bible : « C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, et à lui seul tu rendras un culte » (Matthieu 4, 10). Adorer Dieu, c'est

dire oui à Dieu de tout cœur et dire oui à son œuvre, à sa création. Jésus refuse l'évasion hors de la condition humaine. C'est par son humanité qu'il est uni à Dieu dans l'adoration.

Cette troisième fois non plus, Jésus ne sort pas glorieux de l'épreuve. Il n'y a toujours rien qui prouve qu'il est Fils de Dieu. Il n'a pas résolu le problème de la faim. Il n'a pas donné de démonstration d'immortalité en se jetant du haut du temple. Il n'est pas devenu roi, mais il est resté un pauvre.

Jésus : pauvre et fragile, aimé et béni

«Va-t'en, satan!» (Matthieu 4, 10). Jésus a fini par congédier résolument le calomniateur. «Alors le diable le laisse» (Matthieu 4, 11). L'évangile de Luc ajoute qu'il reviendra «au moment fixé» (Luc 4, 13). Cette indication vise la passion. Luc relie ainsi l'épreuve de Jésus dans le désert à celle de la croix. Quand Jésus sera crucifié, il n'y aura pas un seul, mais une foule de médisants qui se moqueront de sa prétendue qualité de Fils de Dieu. Le diable n'est pas un individu isolé, il est esprit de médisance.

Peu importe d'évaluer si Jésus a réussi l'épreuve ou non. Ce qui compte c'est qu'il en soit sorti. Vaincre une tentation ou une épreuve, ce n'est de toute manière pas le langage biblique. On supporte la tentation et on en sort (1 Corinthiens 10, 13). Jésus a supporté l'épreuve

en s'attachant fermement à son unité avec Dieu. Il n'a pas laissé les ténèbres lui parler. Il est conscient de son dénuement et de sa pauvreté. Mais il récuse les arguments qui tirent prétexte de son humaine fragilité pour mettre en doute son identité de Fils de Dieu.

«Et voici que des anges vinrent auprès de lui et ils le servaient» (Matthieu 4, 11). C'est l'Esprit de Dieu qui avait conduit Jésus au désert. Et pourtant, tout au long de ces épreuves, Dieu semblait absent, comme si sa présence s'était retirée. Cela change maintenant avec la venue des anges, les serviteurs de Dieu qui se mettent au service de Jésus. Il est toujours un être humain fragile et seul dans le désert. Mais la présence des anges confirme que, dans son humaine fragilité, Jésus est bien le Fils de Dieu, le bien-aimé, le béni.

Pourquoi Jésus devait-il passer par cette épreuve? L'épreuve est une heure de vérité, elle sert à «connaître le fond du cœur», pour reprendre l'expression du Deutéronome. Mais puisque Dieu connaît son Fils, pourquoi cette mise à l'épreuve?

Jésus est une créature humaine, et par conséquent, il croît et se développe. Il a «progressé en sagesse et en taille et en grâce» (Luc 2, 52). Son baptême ainsi que les quarante jours au désert ont constitué une étape décisive dans sa vie d'homme. À cette période de sa vie, son unité avec Dieu devait se confirmer de manière nouvelle. L'épreuve n'était pas feinte.

Les anges lui communiquent la reconnaissance de Dieu. Aux yeux du diable et de tous les médisants, Jésus fait pâle figure. Dieu, lui, trouve en Jésus sa joie. Pas seulement au moment du baptême, mais à tout

instant de sa vie, à chaque étape où Jésus réalise, dans son devenir humain, ce qu'il est au plus profond de lui-même.

« Il a été mis à l'épreuve en tout selon la ressemblance [c'est-à-dire selon sa nature humaine identique à la nôtre], mais sans commettre de péché » (Hébreux 4, 15). Dans l'épreuve, le Fils de Dieu a pleinement dit oui, oui à Dieu et à son être de créature. Il a fait confiance, il est resté humble et patient. Ces attitudes relèvent certes de sa fragile condition humaine. Mais ce qui serait incompatible avec sa qualité de Fils de Dieu, ce n'est pas d'être fragile et démuni. Ce serait de ne pas vivre de l'amour de Dieu, de ne pas croire sa parole : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, je mets en lui toute ma joie ».

C'est ce qui est uni à Dieu qui est sauvé

La question : « pourquoi ces épreuves de Jésus dans le désert ? » prolonge la question : « pourquoi Jésus devait-il être baptisé dans le Jourdain ? ». S'il est le Fils de Dieu, conçu de l'Esprit Saint, pourquoi l'Esprit Saint doit-il encore descendre sur lui ? On a parfois compris le baptême de Jésus comme une expérience de vocation. S'il avait depuis son enfance une connaissance implicite de son identité de Fils de Dieu et de sa mission, celle-ci devenait à cet instant conscience claire.

Mais les récits de son baptême ressemblent peu aux récits de vocation. Ils donnent plutôt à comprendre que ce baptême de Jésus a lieu pour nous. Le récit de Matthieu est en ce sens particulièrement explicite : la voix du ciel s'adresse plus aux témoins du baptême qu'à Jésus lui-même. Elle dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé », et non pas : « Toi, tu es mon Fils ».

C'est pourquoi la tradition de l'Orient chrétien parle, pour le baptême de Jésus, de « théophanie » (c'est-à-dire manifestation de Dieu), en soulignant que toute la Sainte Trinité s'y manifeste : le Père par la voix du ciel, l'Esprit Saint sous forme de colombe, et Jésus le Fils bien-aimé. Le baptême de Jésus manifeste Dieu et révèle que l'Esprit Saint demeurera à jamais dans l'être humain.

Le récit de Jésus au désert prolonge cette révélation. Il nous donne le privilège inouï de « connaître le fond de son cœur ». Si le baptême révèle que l'Esprit Saint peut demeurer à jamais sur un être humain, l'épreuve au désert montre comment Jésus partage notre condition humaine. Par ses épreuves, il a épousé le réel de notre vie, afin que toute notre existence puisse trouver sens et guérison. C'est pour nous que Jésus a passé par l'épreuve du désert, demeurant uni à Dieu en étant aussi fragile que nous. Il nous donne ainsi d'aimer notre condition humaine.

De Grégoire de Nazianze, un intellectuel chrétien et évêque du IV^e siècle, nous avons cette formule remarquable : « Ce qui n'a pas été assumé n'a pas été guéri, mais c'est ce qui est uni à Dieu qui est aussi sauvé². »

² Lettre 101, 32

Grégoire intervenait dans une discussion dont l'enjeu était l'humanité du Fils de Dieu. Pour mettre en valeur la perfection de Jésus Christ, Fils de Dieu, Apollinaire, un évêque de Laodicée en Syrie, admettait son corps et son âme humaines, mais il excluait de sa personne la capacité humaine de s'autodéterminer. Selon Apollinaire, c'était l'Esprit divin qui, à la place d'un esprit humain, déterminait les choix du Christ.

Apollinaire était un exégète réputé et un penseur brillant, et sa compréhension du Christ était à première vue très plausible. Mais Grégoire comprit ce qui était en jeu. Si le Christ n'a pas la capacité humaine de faire des choix, alors notre liberté humaine reste en dehors de la communion avec Dieu, reste abandonnée à elle-même, prisonnière d'elle-même et non-guérie. Dans un langage moins conceptuel mais non moins suggestif, c'est bien cela qu'affirme le récit des épreuves de Jésus au désert. Jésus avait la capacité humaine, et donc le devoir humain, de déterminer ses choix.

Une discussion semblable reprendra au VIIe siècle, autour de ce qu'on appelle la crise monothéliste. La question se posait de savoir si le Christ avait une seule volonté divino-humaine (d'où le mot monothéliste qui vient de «volonté unique») ou si le Fils de Dieu avait aussi, en commun avec nous, une volonté humaine. Il n'est pas lieu d'entrer ici dans les détails. Il suffit de faire remarquer que le monothélisme avait ceci d'attirant : il permettait de souligner qu'en Jésus ne se trouvaient ni contradictions, ni péché.

C'est un moine, Maxime le Confesseur, qui perçut la gravité de l'enjeu. De son vivant, il était très isolé

dans sa ferme affirmation d'une volonté humaine du Christ et il mourut suite aux mauvais traitements et à l'exil subis pour la défense de la foi – d'où son nom de Confesseur. 19 ans après sa mort, le IIIe concile de Constantinople reconnu en 681 la justesse de sa position.

L'humanité du Fils de Dieu et la nôtre

Le récit des épreuves de Jésus au désert nous assure que le Fils de Dieu a assumé tout ce que nous sommes afin de guérir notre être entier. Il nous fait connaître le fond du cœur de Jésus, l'humanité du Fils de Dieu. Ce faisant, il nous révèle aussi notre propre humanité, celle que Jésus est venu sauver, celle que nous pouvons maintenant assumer pleinement puisque nous savons qu'elle peut être guérie.

Ce qui est vrai pour lui est vrai pour nous. Nous sommes baptisés avec le Christ, chacun, chacune de nous est fils ou fille bien-aimé(e) en qui Dieu trouve sa joie. Avec le Christ, nous sommes fragiles à l'heure de l'épreuve. Notre communion avec Dieu, avec le Christ et l'Esprit Saint ne nous soustrait pas à notre condition humaine. Si Jésus, Fils bien-aimé de Dieu et demeure de l'Esprit Saint, a eu faim et a fait pâle figure au désert, nous ne devons pas avoir honte de notre propre fragilité. Sinon ce serait comme si nous pensions pouvoir faire mieux que lui.

L'Esprit Saint nous assure de l'amour de Dieu. Avoir faim et soif, être insatisfait ne sont pas des signes de son absence. C'est l'Esprit Saint lui-même qui peut, comme il l'a fait pour Jésus, nous conduire au désert. Sa présence n'est pas incompatible avec le sentiment d'un vide.

Il arrive que l'accusateur s'en prenne à nous comme à Jésus. « Si tu es enfant bien-aimé de Dieu, comment peux-tu être si confus, si démuné ? Quel pitoyable enfant de Dieu tu fais ! » Cette voix insidieuse peut monter de notre propre cœur ou venir de ceux qui nous entourent.

La parole de l'Évangile devient alors une parole libératrice. Nous n'avons pas besoin de faire semblant, pas besoin d'en imposer. Face au diable Jésus n'a pas eu besoin de paraître fort. Dieu n'attend pas de nous une maîtrise souveraine de tous les problèmes. Qu'il nous suffise de rester sur les traces du Christ. Il n'a pas surmonté l'épreuve avec des réponses brillantes, mais il en est sorti à l'aide de trois pauvres versets bibliques.

« Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » C'est avec ces mots que Jésus dit sa confiance. Quand ensuite le diable lui fait remarquer que sa confiance est bien pauvre s'il n'ose pas se jeter dans les mains des anges, Jésus retrace son humilité : « Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu ». Et finalement, il consent à la patience, à l'attente de Dieu et à l'adoration de Dieu : « C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, et à lui seul tu rendras un culte. »

« Le Christ devait devenir en tout semblable à ses

frères et sœurs, afin d'être leur grand-prêtre plein de bonté et fidèle au service de Dieu, pour assurer le pardon des péchés du peuple. Et maintenant, il peut secourir ceux qui sont éprouvés, parce qu'il a passé lui-même par l'épreuve et la souffrance » (Hébreux 2, 17-18). Le Christ est devenu en tout semblable à nous afin que nous devenions semblables à lui. Ainsi sa confiance, son humilité et sa patience peuvent aussi devenir nôtres.

Les trois sont une acceptation sereine de notre condition humaine. La confiance : je ne vis pas de moi-même, mais de la parole qui m'assure que je suis aimé. L'humilité : je n'ai pas besoin d'être capable de tout. La patience : il n'est pas nécessaire d'atteindre le but tout de suite ; ce que je suis croît et mûrit dans le temps que Dieu me donne.

Jésus n'a pas rougi de sa fragilité humaine. Et c'est ainsi qu'il nous a ouvert un chemin où nous sommes bénis et aimés en ce que nous sommes. Le combat de la foi n'a pas pour but de nous hisser au dessus de notre condition humaine, mais de nous maintenir fermement dans la confiance que Dieu nous aime même quand nous sommes fragiles et démunis. Adorer Dieu seul, c'est vivre de son amour quoi qu'il arrive.

© Ateliers et Presses de Taizé, 71250 Taizé, France
DL 1096 — juillet 2009 — ISSN : 2101-731X — ISBN 9782850402845

Achevé d'imprimer en juillet 2009 imprimerie — AB. Doc, 71100 Chalon sur Saône